

Dialogue avec des cinéastes canadiens — Pierre Patry

Le couple

Gisèle Tremblay et André Leroux

Numéro 53, avril 1968

Le cinéma canadien IV

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/51653ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Tremblay, G. & Leroux, A. (1968). Dialogue avec des cinéastes canadiens — Pierre Patry : le couple. *Séquences*, (53), 25–28.

LE COUPLE

PIERRE PATRY

Né à Hull, le 2 novembre 1933. Auteur de courts métrages, entre autres : *Les petites Soeurs*, *Petit Discours de la méthode*, *Il y eut un soir, il y eut un matin* et, de longs métrages : *Trouble-Fête*, *Caïn* et *La corde au cou*.

Comment exprimez-vous à travers vos films le thème du couple et des problèmes qu'il pose ?

— Le monde a besoin de s'identifier, de se comprendre. On a besoin d'identifier son propre sexe, sa personnalité d'homme afin de retrouver la fonction initiale du couple. La femme s'est déféminisée dans ses rapports avec l'homme et a adopté une attitude d'égalité qui n'était pas nécessairement la bonne. Le cinéma et la littérature parlent beaucoup du couple car ce dernier cherche à se définir et à s'identifier.

L'homme avec l'évolution moderne, ne serait-il pas dévirilisé pour prendre un peu la contre-partie de... ?

— Oui, si la femme s'est ainsi transformée, c'est que l'homme avait un peu perdu son rôle. La grande vertu de soumission de la femme à l'homme, vertu naturelle selon moi, a souvent été interprétée dans le passé, comme une vertu de résignation. La nature du couple s'était ainsi détériorée.

Comment incarnez-vous, dans vos films, à travers des personnages concrets, la notion du couple ?

— Ce qui m'intéresse dans le traitement d'un couple c'est que l'homme et la femme se connaissent totalement. Aujourd'hui, l'un des grands problèmes du couple, c'est de s'admettre, de s'affirmer l'un en face de l'autre et finale-



ment de s'accepter. La nudité est nécessaire car elle va permettre au couple de former l'unité tant discutée aujourd'hui. Dans mon premier long métrage, *Trouble-Fête*, le couple était un prétexte beaucoup plus documentaire qu'un couple idéal à représenter. Je voulais y exposer le complexe d'Oedipe car le jeune homme s'apprêtait à s'unir beaucoup plus avec une mère qu'avec une compagne. J'affirmais de façon très voilée, que, chez nous, le mari était pour sa femme beaucoup plus un fils qu'un authentique mari. Ce qu'on voulait surtout observer dans *Trouble-Fête*, c'était que la relation du couple se situait surtout au niveau d'une relation mère à enfant.

Dans les couples que vous présentez à l'écran, comment s'insère la notion du mariage ?

— Le mariage est tellement devenu une formalité qu'on se demande pourquoi on se marie. La plupart des gens se marient sans comprendre la portée de leur engagement. Le mariage devrait venir consacrer un amour qui se connaît déjà. On a, je pense, trop fait voir le mariage comme un idéal élevé. L'amour devrait s'affirmer dans la générosité du couple à l'endroit de l'un et l'autre. Il faudrait que les gens comprennent, une fois pour toute, que l'amour véritable peut

devenir très volontaire. Socialement, il est important que deux personnes se lient officiellement et se vouent dans l'amour une fidélité totale.

N'est-ce pas justement le drame des couples, à l'écran, d'être incapables de passer du stade de l'amour romantique au niveau... ?

— L'écran étant un reflet de la réalité, l'artiste reflète son milieu, mais, s'il possédait des antennes aiguës, il pourrait refléter beaucoup plus que la réalité qui l'entoure. Je pense qu'actuellement on ne comprend pas toute la portée du couple et de son amour et que seuls des poètes de l'écran pourraient parvenir à vraiment exprimer ce qu'est l'amour. Mais les poètes sont rares.

Plusieurs critiques littéraires ont affirmé qu'il ne se trouvait pas, dans notre littérature, de véritable amour ; qu'une sorte d'incapacité d'aimer planait sur notre milieu, que c'était une sorte de reflet sociologique. Croyez-vous que le cinéma canadien peut exprimer l'amour dans notre contexte ?

— Il ne l'a pas encore fait. Je suis porté à être d'accord avec votre affirmation. Cette incapacité d'aimer provient du fait que l'on ne nous a jamais authentiquement appris à aimer. On nous a enseigné la crainte, le devoir mais rarement une authentique générosité.

Comment exprimez-vous ces difficultés de façon cinématographique ?

— Mes premiers films ne sont que des recherches qui me permettront plus tard de cerner totalement ces difficultés. Les quelques films déjà réalisés se présentent comme des inventaires, des observations d'un milieu précis. Ces diverses démarches intimes me font prendre encore plus conscience de ce qui se passe, en les racontant, et d'en découvrir les multiples mécanismes. Avec l'expérience, je me sens davantage porté à faire des films qui refléteront mes propres idées. Mais ça va prendre plusieurs années avant de me décider à ra-

conter, par exemple, comment je vois le couple. Tout n'est pas encore assez bien défini.

Dans quelle mesure ce problème à l'écran peut-il être influencé par votre expérience personnelle de l'amour ou par l'observation d'un certain milieu ?

— Il le sera en autant qu'on vit intensément l'amour et que le milieu le vivra. Si je choisis d'exprimer mes aspirations, donc mon idéal, je ferai un tout autre film. Je tiendrai compte de mes souhaits ou de mes vœux face au sujet traité. Le cinéma canadien, selon moi, n'a pas encore pris position sur aucun sujet. Il est conditionné par notre réalité québécoise et n'est pas

Trouble-fête, de Pierre Patry



encore prêt pour l'oeuvre d'imagination.

Mais ne trouvez-vous pas que, dans les films canadiens français, les personnages vivent beaucoup plus imaginativement qu'ils ne vivent réellement ?

— Vous avez un peu raison. Mais si vous les regardez dans la vie, vous constatez qu'ils sont comme cela. On se marie en rêvant du mariage, ne sachant pas encore ce que c'est ; on prétend faire l'amour et on en ignore tout. Le cinéma est bien jeune chez nous. Il remplit la fonction d'un miroir qui nous déçoit par l'image qu'on y découvre.

Mais ne trouvez-vous pas que justement pour exprimer l'amour, il faudrait d'abord que les cinéas-

tes aiment les personnages qu'ils nous proposent à l'écran ?

— Je ne peux pas être plus d'accord avec vous. Il faut aimer son sujet, ses personnages pour pouvoir aimer ce que l'on fait au cinéma. Je sais que les plus mauvais films que j'ai réalisés sont ceux que je n'ai pas eu envie de faire. *Trouble-Fête* est celui qui, parmi mes trois longs métrages, a le mieux marché et qui a le plus touché les gens parce que c'est un film qui est d'abord né de la volonté de dire quelque chose. Le gros problème réside dans le fait que trop de gens, qui n'ont rien à dire, font du cinéma. Il faudrait d'abord que le besoin de faire des films naisse de quelque chose à raconter.

Dialogue avec des cinéastes canadiens

Les entretiens publiés dans *Séquences* sous le titre général *Dialogue avec des cinéastes canadiens* ont été préparés par (no 50) Louise et Yvan Patry (Colin Low et Don Owen), (no 51) Maryse Grandbois (Fernand Dansereau et Clément Perron), (no 52) Jean Cousineau (Gilles Groulx) et André Leroux (Jacques Godbout), (no 53) Gisèle Tremblay et André Leroux (Pierre Patry).